Document generated on 07/16/2025 12:37 a.m.

Biscuit Chinois
Littérature pop

Café froid

Étienne Lagrenade

Number 2, Winter 2006

Last call

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2197ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)
1920-7840 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lagrenade, É. (2006). Café froid. *Biscuit Chinois*, (2), 78–87.

Tous droits réservés © Éditions Biscuit Chinois, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

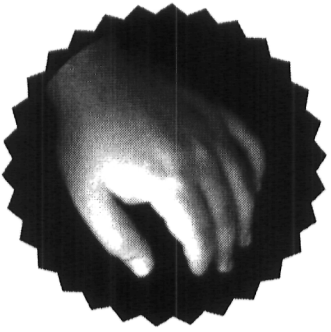
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Étienne Lagrenade

Étienne se prend malheureusement souvent pour un autre, mais il n'est que lui-même. Diplomé en théâtre d'un département occulte et peu connu, dans un cégep de la Rive-Sud et ex-membre de plusieurs formations musicales mortes nées, il occupe son quotidien à des boulots d'animation et de théâtre de rue qui lui permettent de se prendre pour un artiste.

Café froid

— Vous ne pouvez pas m'aider. Je sais ce que vous voulez faire, et j'aimerais que ça fonctionne, croyez-moi, mais vous ne pouvez pas m'aider.

Une voix plutôt moche, aux tonalités molles et plaintives, une voix qui suscitait immédiatement la pitié, mais qui donnait envie de frapper. La voix de Lacoste était en parfait accord avec son physique. On imaginait mal un violeur récidiviste dans ce corps de crevette.

— Ne croyez-vous pas qu'il y a une forme d'apitoiement sur vous-même dans ce que vous dites ? Supposer que l'on ne peut pas vous aider laisse entendre que vous êtes une cause perdue, et cela sanctionnant peut-être une attitude défaitiste, mais surtout, une autosatisfaction dans votre malheur qui s'établit.

Les phrases du docteur Marnier étaient toujours confuses, un peu floues, très convenues. On sentait qu'il y avait le contenu, mais la plupart du temps, ses réflexions provenant de lectures ou de confrères, il les restituait de mémoire, en oubliant ou remplaçant quelques mots. Le résultat était soporifique, incohérent, et en même temps difficile à critiquer. Les phrases du docteur Marnier étaient en parfait accord avec sa personne. En fait, son cabinet, ses vêtements, sa coupe de cheveux, jusqu'au désordre calculé

sur son bureau, la façon dont il prenait ses notes dans un calepin en cuir posé sur ses genoux, tout cela semblait emprunté, stéréotypé, et inadéquat mais inattaquable.

— Je vais tout vous raconter, mais vous ne pourrez pas m'aider, docteur.

— Eh bien, allons-y, et je ne vous aiderai pas.

Même la condescendance du docteur sonnait faux.

— Je l'ai attendue quinze minutes dans la ruelle en arrière du bar. J'avais passé la soirée à l'observer, avec un regard volontairement insistant. Je voulais lui faire peur...

Lacoste mesurait environ un mètre et demi. La calvitie avait gagné sa tête par l'arrière, et il lui restait en haut du front une bande de cheveux qu'il séparait en deux par le milieu, derrière laquelle on voyait son crâne dégarni. Son nez très haut, proéminent, dévorait son visage, accaparant toute l'attention malgré la grosseur impressionnante des globes oculaires. Le reste n'était que traits fuyants et peau raboteuse.

En l'entendant parler de regard insistant, le docteur Marnier essaya d'imaginer le résultat possible et sombra dans la contemplation de son aquarium, dans lequel un poisson aux yeux globuleux lui renvoyait justement un regard absent. Prenant soudain conscience de ce regard, Marnier l'assimila avec une perspicacité rare (chez lui) à sa représentation d'un Lacoste cherchant à paraître menaçant. Soudain, il se souvint qu'il était en consultation.

— ...plutôt grosse, mais elle portait toujours des vêtements moulants, et surtout, des pantalons en cuir. Ça a commencé par ça, les pantalons en cuir. Je m'imaginais fendre la couture des fesses et la sodomiser en la traitant de vache.

Le discours était totalement surréaliste dans la bouche de ce petit troll-poisson chauve.

— Je voulais surtout l'entendre pleurer. Vous savez,

quand j'allais à l'école, il y avait des campagnes de sensibilisation auprès des jeunes garçons. On leur parlait du viol, de la croyance supposément répandue que les filles « aiment ça, dans le fond ». J'ai toujours été révolté par cette hypocrisie, qui est pour moi à l'origine de la plupart des déviations. Pour moi, il a toujours été clair que quand j'allais enculer la barmaid, elle n'aimerait pas ça. En fait, c'était la seule chose excitante dans mon fantasme, ça et l'idée de la baiser avec ses pantalons. Autrement, ses seins étaient plutôt mous, moins proéminents que son ventre d'ailleurs, et même son cul n'était pas fameux, avec les bourrelets plutôt masculins qui le surmontaient. L'idée de violer, c'est de faire mal. J'ai toujours été frustré de ne pas pouvoir susciter de réactions sexuelles passionnées chez mes partenaires, parce que mon physique est ingrat, et je sais qu'il concorde parfaitement avec ma personnalité. Je ne peux pas espérer éveiller de réelle tension sexuelle chez qui que ce soit. Devant l'impossibilité de faire jouir qui que ce soit, le mieux, c'est la vengeance. À défaut d'avoir mon plaisir dans la jouissance des femmes, j'ai décidé de le prendre dans leur souffrance. Quant aux jeunes hommes à qui l'on dit que le viol, ça fait mal aux femmes malgré ce qu'ils croient, on n'aborde pas avec eux le vrai problème : c'est-à-dire qu'ils ont envie de faire mal à leurs petites amies, assises à côté d'eux en minijupe, avec les bretelles de soutien-gorge qui dépassent sur les épaules. Si on leur disait que c'est normal, et attention, non pas que c'est correct ou acceptable, simplement si on admettait devant eux que ce n'est pas nécessairement monstrueux, comme on me l'a toujours dit, on ferait un premier pas pour les aider. Ils pourraient même trouver les filles qui ont envie de se faire faire mal, et tout le monde serait content...

— Ce n'était pas votre premier viol ?

Le docteur Marnier était plutôt d'accord avec les théo-

ries de son patient, malgré un certain parti pris masculin aux sonorités un peu misogynes, mais il était toujours agacé quand il entendait quelqu'un énoncer n'importe quoi si l'idée ne lui en était jamais venue au préalable. Il jugea donc bon de l'interrompre avec une question qui les ramènerait tout deux dans le vif du sujet, et put même ignorer le procédé en se convainquant qu'il le faisait afin de recentrer la séance sur le cœur de la thérapie.

— Docteur, je n'ai jamais violé qui que ce soit.

— Allons donc, vous ne seriez pas ici si c'était vrai.

— Je vous l'assure. J'ai été arrêté à l'urgence de l'hôpital Notre-Dame pour tentative de viol...

— Vous avez assailli une infirmière ?

— Non, une cycliste, dans un parc. Elle m'a cassé un bras et assommé, puis elle est partie chercher la police. Constatant que je m'étais réveillé et enfui, ils ont fait le tour des hôpitaux...

— Et votre deuxième arrestation ?

— Eh bien, j'ai fait attention de choisir une jeune fille que je dominerais par ma force physique.

Le docteur Marnier fut surpris et choqué de penser à une paraplégique, et surtout de réprimer un éclat de rire en l'imaginant en train de se débattre avec Lacoste. Cette pensée était certainement déplacée, et il la censura rapidement avec un certain malaise.

— Et...?

— Je l'ai approchée dans une ruelle, et je l'ai prise par derrière, en lui appuyant un couteau sur la gorge. J'avais des menottes. Je lui ai dit : « Si tu cries, je t'égorge », comme dans les films. Eh bien, elle a crié. « Égorge-moi, espèce de violeur, maudit malade », et ainsi de suite. Bref, j'ai eu peur, je l'ai lâchée et je me suis enfui en courant, mais deux jeunes hommes m'ont intercepté à l'autre bout de la ruelle. Ils n'ont eu aucune peine à me mettre les menottes que

j'avais prévues à un autre usage. Ils m'ont rossé avant me livrer à nouveau à la police.

— Et cette fois-ci, qu'est-il arrivé ?

— Voyez-vous, c'est exactement pour ça que j'ai horreur de ces thérapies. On nous demande de parler sans cesse, et chaque psycho-n'importe-quoi interrompt toujours avec des questions, se croyant très intelligent de souligner tel ou tel aspect du problème. Merde, si c'est mon problème, j'ai eu l'occasion de le retourner de tous les côtés déjà pendant de multiples heures d'insomnie, et j'ai déjà spéculé sur les liens possibles avec ma mère, ou mon régime alimentaire, ou n'importe quelle autre connerie que le docteur suggère avec un air satisfait de son diagnostic, qu'il croit être une trouvaille.

— Est-ce là ce que vous m'accusez de faire ?

— Non, vous, vous m'avez simplement interrompu pour me ramener exactement là où j'en étais il y a cinq minutes.

— Il y a beaucoup de colère en vous, M. Lacoste.

— Qui s'attendrait à ça chez un violeur récidiviste ?

Même dans ses accès d'agressivité les plus poussés, Lacoste gardait un ton de souffre-douleur. Le docteur Marnier dut résister à la tentation de se mettre au même registre que lui, de lui répondre d'aller se faire foutre, tiens, tant il rageait de subir l'arrogance d'un individu dont il se considérait si manifestement le supérieur. Il prit intérieurement une grande respiration et répondit :

— Excusez-moi M. Lacoste. J'avais eu l'impression que vous vous éloigniez du sujet, et j'ai voulu vous remettre sur la piste, mais je vous ai plutôt interrompu.

— Le sujet, c'est moi, alors je dois être au courant de ce que j'ai à dire ?

Nouvelle respiration intérieure.

— Je vous écoute.

— Je ne sais même plus ce que je disais.

— Eh bien, vous pourriez reprendre la narration de ce qui a mené à votre troisième arrestation, raison pour laquelle vous êtes ici...

— Bon. La grosse barmaid était assez laide, mais je fantasmais sur ses pantalons de cuir depuis un bon bout de temps, même si elle-même ne m'excitait pas. Mais je me suis dit qu'elle faisait partie d'une autre génération de femmes, qui avait plus l'habitude de jouer à la victime, alors j'ai voulu essayer avec elle. Comme j'allais là tous les vendredis, j'étais habitué à la séquence de fin de soirée; le volume de la radio baisse, *last call*. Quinze minutes, les lumières s'allument, la musique s'arrête définitivement. Quinze minutes, le *doorman* fait sortir tout le monde par devant, sort lui aussi et barre la porte. Je croyais que la barmaid restait là jusqu'au petit matin, pour nettoyer, ou quelque chose. Mais un soir, je m'étais assoupi dans les toilettes, et quand je suis sorti, elle était en train de quitter par la sortie de secours en arrière. Il était tout juste trois heures et quart. J'étais trop engourdi pour réagir, probablement trop soûl pour bander de toute façon, mais c'est alors que j'ai entrevu la possibilité d'assouvir mon fantasme.

Le moment venu, j'ai vécu la séquence de fin de soirée dans la ruelle arrière. J'entendais juste les basses de la musique qui jouait, et le cri du dernier service n'a pas traversé la porte. Par contre, j'ai pu voir l'intensité de la lumière changer dans la petite fenêtre au verre givré. J'étais déjà très excité, bourré d'adrénaline aussi.

Les lumières se sont éteintes, signe que tout le monde avait quitté définitivement. La grosse vache s'en venait. Je me suis adossé au mur en face de la porte. Mon scénario était tout prêt : elle allait sortir, me voir, et me demander ce que je faisais là. Je m'avancerais vers elle, qui me fixerait avec des yeux de bête traquée, puis je la menotterais,

je répéterais ma menace, mais cette fois-ci j'avais un bâillon, que je mettrais sur sa bouche si elle n'obtempérait pas. Après... enfin, vous pouvez imaginer la suite.

Le docteur Marnier suivait l'histoire avec un peu plus d'attention, car il était curieux de savoir quel improbable vidangeur, quel revolver caché dans un sac à main, quel changement d'horaire de la barmaid allait faire échouer le plan.

— Elle est sortie. Tout était parfait. Elle a obtempéré, elle s'est mise à quatre pattes, tout était vraiment comme dans mon fantasme. Elle gémissait. Je l'ai traitée de grosse vache. Et là, elle a dit : « Vas-y, insulte-moi, traite-moi de salope ! » J'ai pensé qu'elle se moquait de moi, alors je l'ai frappée. « Ah oui ! Fais-moi mal, vas-y, bats-moi, c'est tout ce que je mérite... »

— Elle était donc masochiste ?

Le docteur Marnier réfrénait avec peine son hilarité.

— Oui. J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais je ne voulais pas la blesser réellement, je voulais juste lui faire mal et l'humilier, la faire pleurer. Mais elle aimait ça. Elle criait des « encore » et des « ah oui ! ». Mon érection s'est maintenue quelques minutes, et j'ai fini par la perdre.

— Mais pourquoi vous êtes-vous fait arrêter ?

— Eh bien, la police a été appelée par les locataires au-dessus du bar qui en avaient assez de l'entendre crier d'extase. Quand les agents sont arrivés, je pleurais derrière les poubelles, mes pantalons baissés. Ils m'ont emmené au poste, et rendus là, en voyant mon dossier, ils ont décidé de me coffrer quand même. Pour obscénité sur la voie publique, quelque chose comme ça.

— Eh bien, vous pouvez voir cet incident comme une occasion de régler votre problème, grâce à la thérapie que vous offre la justice...

Lacoste l'a regardé, sans rien dire. Pour la première fois,

le docteur Marnier l'a trouvé un peu inquiétant.

— Voyez-vous, docteur, il n'y pas vraiment de solution. On m'a convaincu que je suis un monstre pour les envies que j'ai. Maintenant, ayant compris que je ne le suis pas, que mes envies sont parfaitement normales même si elles sont inacceptables d'un point de vue social, je ne réussis plus à me débarrasser de mon étiquette. Bien des hommes, et autant de femmes, ont envie de commettre des monstruosités. Pour ma part, l'envie m'a passé. J'ai plutôt décidé d'aller me faire battre. Je garde un excellent souvenir de ce passage à tabac qui a suivi mon deuxième échec; la douleur était si obsédante que j'en ai oublié ma rage et mon désir de faire souffrir, tous deux entièrement obstrués par le désir de cesser de souffrir. En plus, j'ai une personnalité et un physique qui donnent envie aux gens de me battre.

— Ce comportement est tout aussi malsain. D'ailleurs, il est faux d'affirmer que les gens ont réellement envie de faire souffrir. Il s'agit simplement de psychoses que l'on peut soigner. C'est terminé pour aujourd'hui, mais de toute façon, vous avez encore neuf séances obligatoires avec moi.

— Eh bien, nous discuterons, vous recevrez deux salaires, l'un en argent, l'autre en autosatisfaction, et ensuite, bon vent !

Le docteur Marnier avait beau savoir que Lacoste avait tort, que le désir de faire souffrir était parfaitement déracinable et guérissable chez l'être humain, l'envie d'argumenter lui faisait vraiment défaut, sans compter qu'il l'aurait fait à ses propres frais, l'heure de consultation étant terminée.

Il eut très envie de courir après Lacoste pour le malmener et le frapper, pulsion qu'il n'eut aucune peine à analyser et justifier, tout en s'engageant lui-même à en discuter avec son propre thérapeute lors de la prochaine séance. Sur le moment, il engueula sauvagement sa secrétaire en quittant le bureau, sous prétexte que le café du matin avait refroidi

dans la cafetière alors qu'il aurait dû être jeté depuis longtemps. En marchant vers sa voiture, il se sentait rasséréné, et se fit la réflexion que l'air de l'extérieur calmait toujours l'agressivité après une longue journée de travail. Ça, et un bon thérapeute.